

« Mais c'est le baobab que vous me décrivez là », interrompt à ce moment une voix retenue.

Je sors de mon rêve ; je me retrouve dans l'ombre fraîche d'un bureau ; assis sur un coin de table, je m'emploie, depuis un quart d'heure, à presser de questions le directeur de Cazenave frères sur l'arbre gigantesque qui, une heure plus tôt, excitait mon étonnement.

Ce monsieur sourit avec politesse de ma naïveté. Alors moi :

« Ha ?... Un baobab ? Vous m'autorisez à affirmer plus tard que j'ai vu un baobab ? Et ce que j'ai aperçu au bout du boulevard, vous continuez à prétendre que c'est bien la brousse ? »

— Le baobab et la brousse, oui. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? »

Il a raison ; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? C'est bien plutôt mon étonnement qui paraît le surprendre ; je suis obligé d'en modérer l'expression pour ne pas contrarier un monsieur si affable. Il est du reste plein de prévenances et désireux de satisfaire ma soif de nouveautés ; il continue déjà :

« Vous avez vu la gare ? »

(Est-ce que cette question aussi n'est pas un peu attendrissante ? Mais il y a vingt ou trente ans que M. Chabot vit ici, et l'orbe des prestiges a achevé autour de lui sa révolution climatérique.)

« C'est à présent qu'il faudrait vous y trouver. Il faut avoir vu l'arrivée du train de Saint-Louis.

— A quelle heure, ce train ?

— A quatre heures vingt, je crois ».

Il est quatre heures. Je glisse de la table sur mes pieds. Mais il décide de m'accompagner, et nous voici déambulant par la rue Gambetta. Je presse le pas, à l'europeenne ; il ralentit le sien, à la sénégalaise. Je crains, à la parisienne, de manquer le spectacle qu'on me promet ; il est, à l'africaine, certain, quoique nous puissions faire, d'arriver en avance.

Un regard sur la meilleure société

De grands diables sont vautés de tous les côtés, et allongent leurs jambes à travers la place de la Gare. Des femmes indigènes ont disposé par terre, sur des mouchoirs, toutes sortes de petites affaires insignifiantes et vieilles comme le monde, pour lesquelles, sans illusion, sans impatience, presque sans désir, elles attendent un client éventuel.

L'accès du bâtiment est devenu difficile ; il faut batailler pour en gagner le seuil et se glisser dans l'unique salle qui le constitue. Un poste de tirailleurs fait la police ; ils ont sur le dos le lourd kaki moutarde de Verdun, et la chéchia sur la tête ; mais on les a soulagés des godillots et des molletières ; seule liberté de leurs corps enchaînés, leurs pieds posent nus sur le ciment chaud.

La cohue est composite. Quantité de femmes noires sont assises sur des paquets multicolores et jacassent avec les tirailleurs ; quantité d'indigènes se promènent deux par deux en se tenant par un doigt ; enfin des blanches et des blancs.

Si j'ai été sevré d'en voir depuis le déjeuner, j'ai ici

de quoi prendre ma revanche. En toute sincérité, elle ne m'est pas agréable ; il y a pourtant, rassemblées autour de moi, (je le saurai tout à l'heure), les beautés les moins contestées de la ville, matrones à l'expression assurée et à la nuque prometteuse ; il y a là également un certain nombre de jeunes femmes qui n'ont pas encore décidé si elles brigueront un jour un emploi de ce genre ou se donneront l'originalité de rester ici celles dont on ne dit rien.

Quelques jeunes filles aux bras maigres et aux mentons fins les entourent. Tandis qu'un sourire de convenance refroidit lentement autour de leur bouche, leurs yeux mobiles travaillent, pèsent et comparent.

Le casque leur fait à toutes une coiffure que les poupées de Deauville envieraient à bon droit. Au demeurant, n'était la présence d'ailleurs écrasante des noirs, l'aspect de cette réunion ne déparerait pas le quai de la gare de Biarritz après l'heure du thé.

Huit jours plus tôt ou un mois plus tard, je suppose que le spectacle de ces belles personnes ne m'aurait pas trouvé indifférent. Les sensations fraîches et puissantes qui assiègent aujourd'hui mon esprit leur font tort. Ces impressions vont même jusqu'à prêter à ce qui m'entoure une déformation étrange. Toutes servies qu'elles soient par la mode coloniale, les carnations les plus vantées m'apparaissent jaunes et granuleuses. Ne suis-je même pas sur le point de découvrir, dans les yeux des plus fascinantes beautés, une certaine dureté utilitaire, dans leurs gestes de la sécheresse, de la vulgarité dans les éclats de leur voix ?

Quant aux Messieurs qui se prodiguent de groupe en groupe, à quoi faut-il attribuer qu'ils m'apparaissent ainsi chétifs et mal faits, ce qui est évidemment absurde ?

... M. Chabot ne m'avait pas trompé. Tout ce qui peut distraire une heure de sa journée vient à la gare voir passer le train. C'est ici le territoire neutre où se réunit la société blanche, c'est ici la grande foire aux potins.

On m'assure qu'il n'existe à Rufisque, ni cercle, ni club, ni rien qui en tienne lieu. Fonctionnaires et officiers vivent à Dakar. Rufisque est la ville vouée aux arachides. Rien n'y respire qui ne soit attaché à une maison de commerce et n'ait un intérêt dans les cacaouettes.

Souvent associées en Europe pour leurs opérations, les grandes maisons de Bordeaux et de Marseille, qui sont les vraies propriétaires du Sénégal, cultivent entre leurs agents de la colonie une concurrence dont elles se trouvent bien. Leurs directeurs locaux sont des personnages merveilleusement subtils et avisés ; j'ai eu l'avantage de causer avec plusieurs d'entre eux ; il s'en est trouvé qui n'ont pas hésité à me faire la théorie du système. On devine ce qu'il peut subsister de confiance entre de malheureux employés qui passent leurs jours et leurs nuits à se guetter les uns les autres, et qui sont toujours à attendre de leur plus proche voisin qu'il leur casse inopinément les reins par une hausse de cent sous dans les prix offerts à l'indigène.

(A suivre).

La Vie sociale et économique

LA PROPRIÉTÉ BASE DE LA FAMILLE

L'ÉVOLUTION FATALE

Par Henri BRU (Udana RHISIS)

IV

Quoique contemporains, le Dieu de Moïse et le Dieu de Manou ne se connaissaient pas.

Chacun d'eux, du haut d'un royaume céleste qu'il croyait unique, régnait, en maître, sur la partie du monde dont il avait la propriété exclusive.

Ce qui peut paraître étrange, dans ces conditions, c'est la similitude des lois édictées par les deux Etres suprêmes.

Et, si l'on rapproche ces lois de celles données aux hommes par d'autres Dieux, Zeus ou Odin, par exemple, la ressemblance entre tous ces règlements semble tenir du prodige.

Sans doute, ces multiples législations diffèrent dans leur forme. Mais leurs grands principes directeurs sont les mêmes.

Toutes donnent comme base à la société l'institution sacrée de la propriété. Et, de cette institution primordiale, elles font découler toutes les autres institutions, le mariage, la famille, l'esclavage, la justice, etc...

Comment des êtres, même divins, qui s'ignoraient réciproquement, ont-ils pu imaginer ainsi des systèmes sociaux presque analogues ?

Si l'on admet que les hommes créent les dieux à leur image, il faut donc penser que toutes les sociétés humaines, issues de causes semblables, tendent vers un même but, en passant par des transformations identiques.

L'évolution sociale ne se poursuit pas au hasard. Elle est régie par des règles précises. Les événements se succèdent, logiquement, selon un ordre fatal.

C'est cet enchaînement de faits que je voudrais essayer de mettre en lumière.

Nous avons vu, qu'à l'origine, les hommes vivaient d'une existence presque purement animale.

Guidés par l'instinct, ils se pliaient, docilement, aux lois biologiques.

C'est ainsi que la loi naturelle de solidarité les groupait en clans communistes.

Dans ces sociétés primitives, l'individu n'avait pas d'existence propre. Confondu dans la collectivité, ses efforts (différents selon le sexe, l'âge et la force) s'unissaient aux efforts des autres en vue d'un but commun, d'ailleurs inconscient : la perpétuation du clan.

Ce n'est qu'à mesure que l'intelligence s'éveilla en lui que l'Homme prit conscience de sa personnalité.

Mais comme ses facultés, encore rudimentaires, ne lui permettaient pas de percevoir la nature dans sa réalité et dans son essence, il se fit, d'abord, de son « moi », une conception fautive.

Formation éphémère et changeante, en évolution dans un monde qui lui-même évolue, il se prit pour un tout. Il se crut le centre de l'univers. Il rapporta tout à lui-même : Moi !

Pour satisfaire ce moi égoïste, il chercha à s'approprier les objets, jusqu'alors communs.

Ces objets, étant en nombre limité, en face de l'égoïsme de chacun, se dressa l'égoïsme de tous les autres.

Dès lors, la lutte entre les individus, pour la conquête du domaine matériel, devenait fatale.

Les plus forts, au mépris de la loi naturelle de solidarité, asservirent les plus faibles.

Le clan se disloqua et, à sa place, se constituèrent des

familles indépendantes, petites sociétés dans lesquelles les personnes, les animaux et les choses devinrent la propriété d'un seul.

Les familles se groupèrent ensuite en tribus, puis en républiques fédératives.

Au sein de ces fédérations, les chefs des familles les plus puissantes et les plus riches établirent, petit à petit, leur domination. Enfin, le plus puissant d'entre eux devint le chef de toute la collectivité, le monarque absolu.

Et voilà comment le développement logique de l'égoïsme individuel fit passer, successivement, la propriété dans un nombre de mains de plus en plus restreint.

La monarchie absolue est donc l'aboutissement d'une série de révolutions engendrées par la révolution patriarcale originelle. Sous un tel régime, l'individualisme atteint son développement maximum puisque, à l'inverse de ce qui se passait dans le clan primitif où tout était à tous, la propriété du domaine matériel tend à ne plus appartenir qu'à un seul.

Mais toute action provoque toujours une réaction.

La monarchie absolue, en faisant du père de famille un sujet du roi, lui retirait toutes ses prérogatives. Il n'était plus, désormais, propriétaire absolu des personnes et des biens, grand juge et prêtre suprême.

Ces qualités appartenaient, exclusivement, au roi.

Les pouvoirs que la loi donnait au père, sur sa famille, n'étaient plus que des pouvoirs délégués. Le roi pouvait toujours s'immiscer, personnellement, dans les affaires domestiques de ses sujets. C'est ainsi qu'il leur défendit de disposer, à leur gré, des personnes, de tuer leurs femmes et leurs enfants, de les vendre, de les mutiler, qu'il leur réclama une partie des biens dont il leur laissait gracieusement la jouissance, etc...

Les chefs de famille dépossédés, surtout ceux qui appartenaient aux classes moyennes et pauvres et qui, par conséquent, souffraient le plus d'un tel régime, comprirent qu'en s'unissant, ils pourraient devenir plus puissants que le roi.

Ainsi se produisit la révolution démocratique.

La démocratie est donc le premier stade de la réaction communiste contre l'action individualiste.

Elle est le régime symétrique de la république fédérative de familles par rapport à la monarchie absolue.

En période de république démocratique, l'Etat n'est plus la propriété d'un seul. Il appartient à une société anonyme dont les administrateurs ne conservent la direction qu'autant qu'ils ont la confiance de leurs actionnaires.

Cela se traduit par une sorte d'anarchie gouvernementale que l'expression populaire « l'assiette au beurre » caractérise assez exactement.

La lutte entre les chefs de famille et l'Etat ayant abouti au triomphe des premiers, la lutte devait fatalement s'engager entre l'individu et la famille.

C'est que, les familles forment, au sein de la société, comme autant de monarchies absolues.

Par le seul fait de la naissance, chaque être humain occupe, sur terre, un rang déterminé. Il est voué, automatiquement, à la pauvreté ou à la richesse, à la servitude ou à la domination, au mépris ou à l'estime, etc...

Il est donc naturel que les individus, appartenant aux